

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°29 – octobre / novembre 2010

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

---

**DOCUMENT BIOGRAPHIQUE****Sophie von Kühn.**

Bisher unveröffentlichte Miniatur im Besitze der  
Baronin Brenner-Gallenberg in Wien.  
Mit deren Genehmigung.

Sans doute les souffrances cruelles que dut supporter cette enfant de quinze ans avec une angélique douceur et qui communiquèrent subitement à son âme une précoce maturité et surtout l'ombre solennelle de la mort qui planait sur cette fragile, sur cette gracieuse figure, ont mêlé à son souvenir une étrange et funèbre poésie. Cependant, c'est, croyons-nous, surtout dans les dispositions personnelles de Novalis, dans la qualité très particulière de son amour qu'il faut chercher, dès le début, l'explication, les fluctuations sentimentales qu'il traversait. Une lecture attentive des quelques lettres échangées à ce sujet entre Novalis et son frère Erasme révèle que cette passion avait dès l'origine un caractère insolite, qu'il y entraînait des préoccupations autres que la possession plus ou moins

éloignée de l'objet aimé. Ainsi seulement peut s'interpréter la lettre bizarre où le jeune poète annonce ses fiançailles à son ancien compagnon d'université, Frédéric Schlegel. « Mon étude favorite » écrivait-il, « s'appelle au fond comme ma fiancée : *Sophie* est le nom de celle-ci, *Philosophie* est l'âme de ma vie, la clé de mon moi le plus intime. Depuis que j'ai fait la connaissance de la première, je suis tout-à-fait amalgamé avec l'étude de cette dernière... Je sens toujours plus les membres augustes d'un Tout merveilleux, dans lequel il faut me fondre, qui doit devenir la pleine substance de mon moi, et ne puis-je pas tout supporter, puisque j'aime d'un amour, qui dépasse en ampleur les quelques coudées de sa forme terrestre et en durée la vibration de la fibre de vie ? Spinoza et Zinzendorf l'ont explorée, cette idée infinie de l'amour et ils ont pressenti la méthode de nous préparer pour elle et de la réaliser pour nous, sur cette étamine terrestre. »

Émile Spenlé

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

*Poètes religieux et mystiques de l'Allemagne moderne.* – Depuis vingt-cinq années, les poètes mystiques abondent en Allemagne. Le promoteur du mysticisme nouveau fut Frédéric Schlegel, aidé de son frère ; les esprits étaient mûrs pour ce mouvement, qui entraîna Goethe lui-même. Élise von der Recke, de Maltitz, Deegen, Landbecker, Martyni-Laguna, Fulda, Wurfert, Schinck et Witschel, poètes, éminemment religieux, suivirent les traces de Schlegel et l'exemple de Novalis, le premier des poètes mystiques allemands. Les *Hymnes à la Nuit* de Novalis ne sont pas, comme les chants lugubres d'Young, une triste offrande déposée sur un autel d'ossements [*sic*] et de squelettes ; ce n'est pas un dithyrambe en l'honneur des Ténèbres, considérées comme sœurs de la Mort ; non, la nuit, selon Novalis, en éteignant les objets extérieurs, fait valoir et ressortir cette vie de l'âme qui pénètre les plus grands mystères, révèle les merveilles secrètes, et s'insinue dans les dernières profondeurs de l'éternité. Voilà pourquoi la nuit est sainte aux yeux de Novalis ; elle lui fait mépriser l'éclat extérieur, les formes palpables et les fausses joies d'une passagère existence. Elle détruit tout ce qui est visible, et lance l'intelligence éperdue dans le royaume invisible. C'est dans cette nuit sublime qu'il voit l'amour et Dieu.

*Revue britannique*, 1836.

**LE SEMEUR,****Journal Philosophique et Littéraire,**

PARAISANT LE MERCREDI.

Le champ, c'est le monde.  
Mars. VIII. 38.LITTÉRATURE ALLEMANDE  
LE ROMAN ESTHÉTIQUE EN ALLEMAGNE  
*Henri Ofterdingen, de Novalis.*

## II.

Le récit de *Henri Ofterdingen* [sic] s'ouvre en plein moyen âge. Novalis dépeint l'esprit de cette époque dans des images nouvelles et charmantes. Il pénètre dans l'intérieur d'une habitation simple, et nous y montre le jeune poète endormi et rêvant. C'est Henri Ofterdingen. Une fleur bleue, gracieux symbole de la poésie, qu'il voit fleurir dans ses songes, lui montre la perspective d'une carrière inconnue. Réussira-t-il à cueillir la fleur charmante ? On l'espère avec lui. Les circonstances, cependant, lui sont peu favorables. Il n'est pas clerc, il ne sait rien ; la ville où il demeure, Eisenach, n'a point de barde populaire, et jamais aucun chant n'a frappé ses oreilles. Mais sa mère, pleine de confiance dans le génie de son fils, et affligée de le voir triste, veut le conduire dans la ville brillante où elle est née, à Augsbourg, renommée pour sa science et ses fêtes. Ils partent avec une caravane de marchands, qui se trouvent fort capables de commencer l'instruction littéraire du jeune homme.

Henri brûle d'entendre parler des poètes, de ces hommes extraordinaires qui, lui a-t-on dit, enchantent le monde par leurs accords. Un cours de poésie se déroule à lui chemin faisant. Les marchands commencent par les anciens, et remontent jusqu'à Orphée. Il est piquant de voir ces hommes de négoce développer le point de vue gracieux sous lequel Novalis contemplait le génie grec. L'antiquité, comme le moyen âge était pour cette école une des époques poétiques où elle voyait ses rêves réalisés. Les vieux âges se présentent à Henri comme retentissants de voix suaves et profondes, auxquelles répondaient de toutes parts des échos sympathiques. Puis les marchands lui racontent, pour lui démontrer la puissance que la poésie possède toujours sur l'homme, une de ces allégories fort en usage chez Tieck et ses amis, où la baguette des fées est remplacée par le luth et les chants.

Les récits des marchands ont cessé, mais le voyage continue. C'est aux événements, aux rencontres de la route à éveiller le poète ; car, au terme, Henri devra savoir non seulement admirer et sentir, mais chanter et peindre. Cette création, ou plutôt cette formation du poète, nous rappelle la *Cloche* de Schiller, cette image si féconde de la poésie. La cloche aussi va naître ; les matériaux sont disposés dans le fourneau brûlant. Mais, dans l'ouvrage de Novalis, il n'y a rien de cette agitation qui accompagnerait pour nous une si grande attente. Dans Schiller, le fondeur de la cloche, debout près du foyer embrasé, suit avec calme la fusion des métaux ; il nous semble le voir, seul et maître de son secret, mêler à son gré l'argent et l'airain. Rien ici de ces bruyants entretiens, de ces frémissements enthousiastes qui entourent la naissance de la cloche à laquelle Schiller fait chanter les destinées humaines ; Novalis dirige et conduit les expériences de son élève. Devenu la providence de sa vie, il veut que tout concoure à en faire un poète, et de même qu'à chaque pas les tableaux se pressent autour de Sternbald, ainsi des émotions poétiques attendent Henri à chaque détour des chemins.

Il passe une nuit dans un château habité par un vaillant chevalier. C'est au fort des croisades, et pendant le souper on s'anime contre les Sarrasins. Henri lui-même saisit un glaive. Il a cru voir le saint-sépulcre lui apparaître sous la forme d'une femme blanche et voilée qu'insultent les passants. Il est tout près de prendre la croix. Mais après le repas, comme il erre à la clarté de la lune autour de l'antique manoir, il trouve dans un bois une musulmane plaintive, captive du chevalier. C'est elle qui va faire connaître à Henri la poésie orientale ; car chacun des personnages que l'on rencontre a une mission à remplir auprès de Henri. Ému par les récits de la captive, qui ont ouvert à ses yeux les horizons dorés de l'Orient, il dépose son glaive et renonce aux croisades.

Le lendemain, c'est avec la partie la plus mystérieuse de la nature de son propre pays qu'il fera connaissance. Sa rencontre avec un vieux et savant mineur le fait descendre dans les salines souterraines des montagnes. Ce n'est pas un ouvrier vulgaire que ce mineur qui entasse avec une activité machinale les métaux qu'il découvre. La vie du mineur a de plus grands attrait et un plus grand sens ; car il paraît, par ce que Novalis nous en raconte, que l'on naît mineur comme l'on naît musicien et poète. Novalis lui-même consacrait à la direction des mines une bonne partie de son temps, et quoique cela puisse nous paraître étrange, cette occupation de sa vie pratique doit avoir développé en lui plus d'un sentiment profond et mystérieux. C'est avec un charme tout neuf

---

qu'il fait raconter au mineur sa première entrée dans l'intérieur des montagnes, et ce morceau est justement populaire en Allemagne.

« J'éprouvais un bonheur singulier, dit le vieux mineur, en voyant scintiller devant moi la lumière qui, comme une étoile brillante, me guidait dans les retraites secrètes où la nature a caché ses trésors. Nous nous trouvions au milieu d'un labyrinthe de passages, et mon aimable et bon maître ne se lassait pas de répondre à mes questions et de m'instruire dans son art. Le murmure de l'eau, la grande distance qui me séparait de la surface de la terre, l'obscurité, l'insondable profondeur des passages et des voûtes, les coups lointains qui me rappelaient que mes compagnons de travaux étaient à l'œuvre, tout me causait une joie extraordinaire, et c'était avec ravissement que je me voyais devenu enfin un mineur. On ne peut ni expliquer ni décrire la satisfaction et l'étonnement qui nous saisissent lorsqu'un souhait né avec nous se trouve tout à coup accompli, et que des occupations auxquelles nous avons été destinés dès le berceau, et qui sont en rapport avec toutes nos facultés, viennent subitement à nous être accordées. Il y aura quarante-cinq ans, le 16 du mois de mars, que j'aperçus pour la première fois, entre les fentes du roc, les feuilles minces et délicates du roi des métaux ; j'en eus un tel saisissement que je m'en souviens encore. Il me semblait qu'enfermé entre les murailles solides de sa prison, il souriait amicalement au mineur intrépide qui pénètre jusqu'au centre de son fort, pour l'enlever, lui faire voir la lumière du jour, le placer, devenu une brillante couronne, sur la tête des rois, lui ouvrir, transformé en saintes reliques, la porte des temples, et le rendre, enfin, en le frappant du timbre des monnaies, le maître puissant du monde. »

Mais bientôt on apprend que ces divers personnages ne sont que des mythes. Ce mineur, que nous aimerions à envisager comme un personnage réel, il nous est ordonné de vénérer en lui l'esprit de la nature, des montagnes et des royaumes souterrains. Ainsi, peu à peu, en avançant dans la lecture de ce roman, les gracieuses illusions s'évanouissent. Nous avons cru naïvement avoir affaire à des hommes comme nous, et nous nous y étions attachés ; mais point du tout : mythes que tous ces personnages, et à la fin, mettant le comble à notre confusion, le poète lui-même, Henri, nous échappera. Pour le moment, le charme dure encore, et c'est en toute confiance que nous accompagnons le mineur dans une expédition qu'il tente avec Henri dans le sein de quelques roches profondes. Dans ces caveaux qu'ils croyaient inhabités, un tableau étrange vient frapper leurs regards. Une voûte spacieuse s'ouvre

devant eux, et, à la clarté d'une lampe, assis devant une table de pierre, un vieillard parcourt les annales du monde. C'est le génie du temps, du passé, de l'histoire, que Henri va entendre parler, et qui lui révélera ses secrets. Ce cadre, plein de mystère et de ténèbres, convient bien au personnage qu'il entoure. C'est un tableau symbolique qu'un peintre pourrait copier détail après détail, et où il trouverait tout indiqués les petits traits de caractère qu'aime le genre allégorique. Seulement, nous ne savons pourquoi l'auteur appelle son vieillard comte de Hohenzollern ; c'est une politesse dont le génie de l'histoire pouvait se passer.

Mais un grand mystère, plus grand que tous ceux que cette grotte renferme, va ébranler son imagination. Quand un poète classique voulait révéler à son héros l'histoire des fictions à venir, il n'avait d'autre ressource que la barque de Caron, seul moyen reçu de passer le Styx, limite sacrée entre le temps et l'éternité ; en deçà de laquelle l'homme ne peut rien savoir du monde invisible, et qu'il doit oser traverser s'il veut connaître les choses que les dieux se sont réservées. Au moyen âge, où l'homme établissait si souvent des rapports avec les bons ou les mauvais anges, il apprenait souvent par leurs mystérieuses communications quelles seraient ses destinées. Henri ouvre au hasard un des livres de la bibliothèque du solitaire ; il y trouve des vignettes exécutées avec art. Au premier coup d'œil, il frissonne, il s'est reconnu dans le jeune homme dont ces vignettes disent l'histoire. L'une d'elles le représente dans la grotte où il est assis avec le solitaire et le mineur. Il tourne les pages, et il se voit mêlé à mille aventures dont un homme au visage sérieux et fin et une charmante jeune fille, sont avec lui les acteurs principaux. C'est ainsi que ses regards se promènent sur sa vie future. Cette machine poétique est un peu mesquine auprès de cet imposant défilé des ombres à naître qu'Anchise nomme à son fils ; mais elle a un sens vrai. Je ne sais, mais il me semble que les livres sont aussi les seuls oracles auxquels nous croyions encore ; personne ne fera aujourd'hui son horoscope d'après les étoiles, mais bien souvent d'après quelque roman, ou peut-être même d'après un seul vers d'une élegie.

Le livre prophétique a été apporté de Jérusalem par le solitaire, et il est écrit en langue provençale ; c'est sans doute l'ouvrage d'un trouvère qui voulut un jour retracer les destins d'un poète.

L'existence du poète de Novalis se compose de cercles magiques qui s'entrelacent les uns dans les autres, et dont le premier anneau vient de se former. Le passé, le présent, l'avenir, se sont

confondus à ses yeux. Il marche en avant ; il va rencontrer le poète et la jeune fille qui lui sont promis ; puis, séparé d'eux par des événements dont le fil échappe au lecteur, il les retrouvera plus tard, mais grandis et glorifiés. Tous les hommes que nous avons laissés en chemin reparaîtront, mais comme idées seulement, et non plus comme êtres. Henri lui-même ne pourra plus se flatter d'être un homme ! Au ciel, dans le lointain, nous verrons quelques nuages former une danse légère ; ces nuages porteront de grands noms : ils s'appelleront la nature, la matière, l'antiquité, la poésie ; mais ils n'en disparaîtront pas moins derrière l'horizon, après quelques minutes d'existence.

« De grands événements, dit Novalis, distrairaient le Poète. Une vie simple doit être la leur ; ce n'est que par les récits des autres et par les livres qu'il faut qu'ils s'approprient le riche trésor de pensées qui s'échappent des phénomènes sans nombre que présente le monde. Ils doivent être bien rares dans le cours de leur vie les moments où par l'effet d'une circonstance inattendue, ils seront entraînés aussi dans le tourbillon bruyant pour mieux s'instruire, par une expérience momentanée, de la position et du caractère des hommes. En revanche, leur sensibilité trouvera à s'occuper suffisamment dans ces apparitions journalières et insignifiantes qui leur offrent une image frêle, sans doute mais fidèle et délicate de tout ce que le monde renferme ; et de plus, ils ne peuvent faire un pas sans que les découvertes les plus surprenantes frappent leurs yeux et alimentent leurs pensées. Tels sont les poètes, qui, semblables à ces rares oiseaux de passage qu'on voit quelquefois dans nos climats, nous apportent une image brillante des contrées lointaines d'où ils arrivent ; partout où ils passent ils réveillent le noble culte de l'humanité et de ses anciennes divinités, le culte des étoiles, du printemps, de l'amour, du bonheur, de la fertilité, de la joie, de la santé, eux qui déjà ici-bas en possession du repos céleste, ignorant les désirs et les passions insensées, ne goûtent de nos fruits que le parfum, et ne portent jamais les chaînes de la terre. Hôtes libres, toujours prêts à partir, leur pied d'or ne touche que légèrement le sol, et leur présence suffit pour donner des ailes aux mortels. Henri était destiné par la nature à être poète, mais son âme était encore muette ; elle n'avait pas trouvé son expression, appris la langue qu'elle devait parler. Mais déjà s'approchait un poète, tenant une jeune fille par la main : l'harmonie de son langage et les chastes baisers de cette bouche délicate allaient ouvrir ses lèvres timides encore fermées et leur faire produire en de simples accords de délicieuses mélodies. »

[à suivre]



# LIVRE



## Mère de Dieu

Frédéric de Hardenberg, connu sous le nom de Novalis, naquit le 2 mai 1772 dans le comté de Mansfeldt, en Saxe, où il mourut en 1801. Celui de ses ouvrages dont il fut le plus satisfait lui-même, c'était un recueil d'*Hymnes à la Nuit* ; poésies délicieuses où la belle âme de l'auteur se révèle dans toute sa pureté. Il a fait des *Cantiques* ; on les regarde comme ce que la littérature allemande possède de plus sublime dans ce genre. Les *Mélanges catholiques*, tirés du journal *l'Avenir*, contiennent une belle appréciation des Œuvres de Novalis, par M. le comte de Montalembert<sup>1</sup>.

### I.

Celui qui te vit une fois, ô Mère, ne s'éprendra jamais pour une créature périssable ; se séparer de toi lui serait chose pénible ; il T'aimera toujours du plus profond de son âme, car le souvenir de tes grâces dominera désormais sa pensée.

Je le sens bien pour moi dans mon cœur, tu vois ce qui me manque. Laisse-toi fléchir, douce Mère, donne-moi une fois au moins un signe de ta clémence. Tout mon être repose en toi ; viens près de moi, ne fût-ce qu'un moment.

Souvent, dans mes rêves, je t'ai vue si belle, si compatissante, ayant sur ton sein un Dieu enfant, qui semblait avoir pitié de moi, enfant comme lui. Mais toi, tu détournais ton auguste regard et tu remontais dans les brillants nuages.

Infortuné, que t'ai-je donc fait ? Mes vœux ardents ne t'appellent-ils pas ? Tes chapelles saintes ne sont-elles pas mon lieu de repos ? Reine bénie, prends mon cœur, prends ma vie aussi.

Tu sais, Reine bien-aimée, que je te suis entièrement dévoué. N'ai-je pas, depuis de longues années, senti en secret tes douces faveurs ? Lorsqu'à peine je me connaissais moi-même, je suçais déjà le lait de tes saintes mamelles.

<sup>1</sup> [Cf. Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.]

Souvent tu descendis près de moi, et je te contemplais avec une joie enfantine ; ton petit enfant me donnait sa main, pour me revoir ensuite ; tu souriais, pleine de tendresse, et tu m'embrassais. Temps heureux, bonheur céleste !

Ce temps heureux, il est aujourd'hui bien loin ; un sombre chagrin s'est emparé de mon cœur ; j'erre çà et là, dévoré par la mélancolie ; me suis-je donc si affreusement jeté hors de la voie ? Comme le jeune enfant, je m'attache à ta robe ; fais-moi sortir de ce pénible songe.

S'il n'y a qu'un enfant qui puisse contempler ta face et oser paraître en ta présence, ramène-moi à mes premières années et me fais ton enfant ; la confiance, l'amour filial habiteront dans mon cœur dès ce moment fortuné.

## II.

Je t'ai vue dans mille tableaux, divine Marie, retracée sous les traits les plus aimables ; néanmoins aucun de ces tableaux ne te représente telle que mon âme te contemple.

Seulement je sais que dès-lors le bruit du monde passe autour de moi comme un rêve, et qu'un silence d'ineffables délices règne éternellement dans mon cœur.



## NOVALIS et l'initiation

Marie-Madeleine Davy & Novalis

*Muni, Récit d'une expérience intérieure* est des rares romans de Marie-Madeleine Davy (1903-1998)<sup>2</sup>, philosophe et médiéviste, essayiste et biographe (Simone Weil, Nicolas Berdiaev, Henri le Saux). La

---

<sup>2</sup> Son premier roman, *Aimer toutes les mains*, Au Masque d'or, 1948, porte en exergue cette citation de Novalis : « Il n'y a qu'une seule cause de médiocrité, et cette faiblesse n'est autre chose qu'une insuffisance de sensibilité morale et un manque du sens de la liberté ». Dans le texte, deux vers de *Henri d'Ofterdingen* (en allemand) sont cités :

« Et chaque soir nous avons beau prier,  
La solitude nous effraie toujours » (p.17).

mention de Novalis dans ce récit<sup>3</sup> ne saurait surprendre, car elle intervient à une étape de l'initiation du héros qui correspond avec la rencontre personnelle de *Sophia*, la Sageesse divine : « *Le visage qui se dressait devant Muni n'était pas celui d'une femme faite de chair et de sang, pourvue d'une existence éphémère, mais celui de la Sageesse à qui son besoin de voir donnait une forme.* » C'est par conséquent à la propre expérience du poète romantique allemand que Marie-Madeleine Davy fait référence – expérience commune à tous les Pèlerins d'Orient et, singulièrement, aux disciples de Novalis (et de Jacob Bœhme).

Extrait de *Muni, Récit d'une expérience intérieure.*

En dépit de sa volonté de se tenir éveillé, Muni se sentait de nouveau enveloppé de sommeil ; ses paupières voulaient se clore malgré son désir de maintenir ses yeux ouverts. La nuit est trop longue, se disait-il. Quelqu'un en lui aurait aimé maudire la nuit.

Soudain il songea aux *Hymnes à la nuit* de Novalis. Voie des ténèbres reconnue par Denys le Mystique et chantée par le poète du Royaume de la Nuit, ce Royaume qui porte dans son sein le monde des mystères. De même que le Jour formule des appels, la Nuit invite à s'orienter vers les secrets et par conséquent vers une lumière cachée, plus éclatante encore que celle de l'aurore. Connaissance nocturne illimitée !

Dans sa mémoire, Muni cherchait des textes. Il retrouvait seulement des bribes qu'il clamait à haute voix :

*Mon cœur le plus secret reste fidèle à la Nuit.*

Maintenant Muni évoquait l'Hymne III dans laquelle le poète décrit non seulement son angoisse mais sa solitude. Sophie, sa bien-aimée n'est plus. Et il la pleure. Le souvenir d'un être aimé – même disparu – hante la solitude et brise sa glace à la surface. La solitude habitée cesse d'être solitude. Muni pensait à la solitude de Dieu dont parlent certains mystiques et à la solitude en Dieu pour ceux qui sont ses amants. La solitude de Muni était totale. Point de Dieu à aimer – et pas de femmes présentes ou absentes dont il puisse invoquer le nom. Un nom porteur d'un visage, d'un regard. Les femmes que Muni avait pu connaître n'avaient été que des liaisons passagères sans lendemain. Il en était responsable. Étant incapable de partager son intimité avec quelqu'un, il ne pouvait avoir que des rencontres qu'il souhaitait éphémères.

Et voici que la nuit qu'il évoquait à travers Novalis lui révélait un royaume « étranger à « l'espace et au temps », protégeant,

---

<sup>3</sup> Publié aux éditions Retz, en 1985.

animant une « vocation d'éternité » dont il se sentait soudain le porteur. Maintenant il comprenait son étrangeté, ce qui le distinguait des autres en lui révélant le mystère de sa solitude. Le temps ne lui suffisait pas. Il lui fallait se mouvoir dans l'éternité.

Durant quelques instants il éprouva de nouveau le vague désir de sortir du temps dans lequel son corps pesant le retenait. Aller au-delà de l'ombre. Communier avec l'invisible lumière que l'ombre ne pouvait qu'obscurcir. Il éprouvait un appétit à l'égard des mystères. Cette faim allait le réconcilier avec la nuit.

Dans l'obscurité qu'il vivait maintenant d'une façon neuve, l'angoisse de l'attente devenait fluide. Il se surprenait à aimer la nuit, à la chérir. Il pouvait enfin vivre un « enthousiasme nocturne ». La nuit devenait poussière, telle la tombe de Sophie – Sophie la bien-aimée de Novalis qui à travers un nuage de poussière laissait passer les traits de la jeune fille défunte.

Le visage qui se dressait devant Muni n'était pas celui d'une femme faite de chair et de sang, pourvue d'une existence éphémère, mais celui de la Sagesse à qui son besoin de voir donnait une forme. Tout était à la fois flou et réel, imperceptible et vrai. Muni n'était plus seul. Il savait avec certitude que la solitude constituait la chambre nuptiale à laquelle il était convié ; que les écarts qui l'éloignaient, les turpitudes qu'il pourrait commettre, ne pourraient jamais effacer une réalité contemplée.

Muni éprouvait la présence de la Mère divine. Elle était sa Sophie, sa Sophia. Mais il savait que la douceur de cette présence serait passagère. L'important consisterait plus tard à ne pas la nier, à ne point la trahir.

Réconcilié avec la nuit devenue pour lui une mère, il la trouvait limpide et adhérait à son illumination obscure. Devenu fils de la nuit, Muni en partageait l'intimité. Il savait que la solitude du Sinaï s'opère dans la nuée et que l'invisible qui par instants devient visible appartient au monde de la nuit. Maintenant il pouvait dormir. Muni se laissa glisser dans le fond de la barque.

Avec tendresse la mer le berça. La nacelle devenue matrice voguait. Barque sacrée de mort et de naissance.

Le dormeur rêva. Il voyait dans une embarcation un scarabée debout tenant entre ses pattes un soleil d'or. Le regardant, il s'écriait :

*Ó Osiris Puissant !*

*Je viens de naître !*

*Regarde-moi,*

*Je viens de naître !*

Et la barque solaire, portant Muni dans ses flancs, s'avancait vers l'aurore.

---

**NOVALIS 2008**  
**Réception de Novalis en France**

**NOUVEAU CATALOGUE 2010**

**Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.**

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.**

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.**

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.**

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.**

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.**

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

**Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.**

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

**Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.**

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après

avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

**Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.**

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

**Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.**

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

**Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.**

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

**Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.**

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

**Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.**

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

**Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.**

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

**Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.**

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

**Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.**

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,  
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,  
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,  
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

**Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.**

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

**Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.**

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

**Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.**

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

**Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.**

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

**Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.**

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

**Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.**

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »



---

## SOMMAIRE

### Document biographique

« Sans doute les souffrances cruelles... », par Émile Spenlé, 1903.

### Documents littéraires et témoignages

E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* » (suite), *Le Semeur*, 12 mai 1847.  
« Novalis », Grégoire et Collombet, *Livre de Marie, Mère de Dieu*, II, Paris, 1837.

### Novalis et l'initiation

Marie-Madeleine Davy & Novalis.  
Extrait de *Muni, Récit d'une expérience intérieure*, Éditions Retz, 1985.

## NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France  
Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2006-2010